

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered as the Post Office of New Orleans on Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

La Propriété, c'est la ruine.

Le taux élevé des taxes de ville et d'Etat dont est frappée la propriété foncière, le taux élevé des assurances sur cette propriété et les mille et une autres dépenses auxquelles entraîne sa possession, lui ont par rendre cette possession impossible à la Nouvelle-Orléans par tout individu qui n'aura que des ressources modestes, par tout individu qui n'aura qu'un toit, acquis peut-être au prix du plus pénible labeur.

Dans tous les pays, le placement des capitaux dans la propriété immobilière est considéré le meilleur, parce qu'il est plus stable que les autres, parce qu'il n'est pas exposé comme le placement dans des obligations de corporations quelconques, pour ne citer que ceux-là, aux fluctuations d'un marché qui contraindrait le plus souvent des spéculateurs capables de toutes les imprudences, de toutes les audaces.

Le placement des capitaux dans l'immobilier est aussi le meilleur pour l'Etat: il est une sorte de baromètre qui indique si la prospérité du pays est en hausse ou en baisse; il est le seul qui ne puisse pas se soustraire à l'impôt sans lequel il n'y aurait pas de gouvernement possible.

Mais si la propriété constitue véritablement la fortune de l'Etat, est ce une raison pour la grever, l'obérer au point d'en rendre la possession impossible à l'humble et économe ouvrier? Il y a quelques années, à la suite d'une campagne très activement menée en ville, on obtenait des propriétaires fonciers qu'ils s'imposaient une taxe spéciale qui serait consacrée à l'exécution de travaux publics qui, non seulement permettaient d'assainir la ville, mais encore la modernisaient, en feraient une ville nouvelle, attrayante. La pensée était louable, le projet tentant et les contribuables furent presque unanimes à voter la taxe, sous l'impression qu'ils étaient, que la municipalité leur fournissait une eau claire et abondante à plus bas prix que la leur fournissait une corporation individuelle.

Certes, la ville a des frais pour faire fonctionner l'installation qu'elle a acquise de cette corporation; on ne saurait donc s'attendre à ce qu'elle donne à l'eau à la population sans compensation aucune; mais la compensation qu'elle exige est assurément trop élevée pour ne pas soulever de justes protestations.

Si la Compagnie des "Water-Works" a pu fournir l'eau à notre population pendant bien des années et donner des dividendes à ses actionnaires, pourquoi la

ville, qui n'a pas de dividendes à déclarer, ne peut-elle fournir l'eau, sinon à un prix inférieur à celui de la compagnie, du moins au même prix? Nous payons cher la fourniture de l'eau.

La Commission des égouts et de la fourniture de l'eau va maintenant nous mesurer l'eau; il va falloir faire passer à nos frais des compteurs. La ville va donc augmenter le personnel de ses employés; ce lui faudra-t-il pas des inspecteurs pour aller tous les trois mois de maison en maison établir des comptes? Et qui paiera ce régiment d'employés nouveaux? Les petits propriétaires, ceux qui n'ont qu'un toit, et les locataires sous la forme trompeuse d'une augmentation de loyer. La propriété, c'est la ruine, nous le répétons.

L'Hôtel du Dragon Bleu.

Quand la plus vivante, la plus fraîche feuille parassienne: "la Rive fantastique", ne fut plus qu'une feuille morte, le Parassien émigra de la rive droite au Quartier, dans un des sombres passages qui avoisinaient la rue Dauphine. Et il s'installa dans un hôtel garni d'apparence bien modeste, qui, par l'ironie habituelle aux circonstances et aux mots, s'appelait: l'"Hôtel du Pérou".

Cette descente du Parassien à l'"Hôtel du Pérou" ne devait pas rester impuissante des jeunes confrères ennemis. L'événement fut vite connu. Sans tarder, l'"Hôtel du Pérou" fut surnommé l'"Hôtel du Dragon bleu".

C'est au Dragon bleu qu'une belle amitié se noua entre Mendès et François, alors François Coppée.

Doté de hautes fenêtres, jamais effleurées du soleil, l'Hôtel du Dragon Bleu avait un escalier lamentable, marches vermoulues et gémisantes, rampe visqueuse, branlante, puante et tébécres!

Ce moyen d'élévation menait à des couloirs lugubres. Là, de petites portes se faisaient via à vie avec leurs numéros peints en noir. Triste ton d'ivoire qui n'en était pas moins la Tour d'ivoire pour les jeunes gens de ce temps, où la misère ne mettait pas dehors comme aujourd'hui l'amour, l'idéal et la joie.

Le Dragon bleu ne tarda pas à bruler de froufrous et d'éclats de rire inaccoutumés. Les Belles venaient au premier étage, où le Parassien logea d'abord. On profita de chambres assez vastes, meublées de fauteuils d'acajou, de pendules en zinc doré, de rideaux perdant chaque jour un peu de leur couleur rouge et semblant voués à une chlorose inguérissable.

Il y avait même des sonnettes auxquelles l'aimable garçon répondait... quand il y pensait. Le malheur voulut que cet âge d'or ne durât pas. Le brave homme de propriétaire, renouçant à toucher régulièrement les termes du premier étage, conseilla aux lycrines embarrassées, de prendre un logement moins coûteux, un peu plus haut.

Plus haut, c'était un lit, une chaise, un portemanteau, une toilette, qui finissaient ensemble une carrière longue et douloureuse, à laquelle ne s'intéressait plus le garçon d'hôtel.

Dans cette humble maison, qui n'avait en vérité qu'un étage de meublé, il y avait—contraste bizarre—un raffinement tout à fait imprévu de lingerie. Nappes, serviettes, draps, taies d'oreiller de la plus fine toile de Hollande,

n'étaient-elles pas garnies de dentelles, souvent brodées, soie et or?

Le patron avait tenu longtemps un emploi aux Tinteries, et ses petits profits d'homme prévoyant lui permettaient de faire coucher ses poètes entre des draps impériaux.

Depuis bien des semaines, Mendès avait quitté la chambre du premier pour que du second. C'était le plein hiver, dans le foyer la cendre du feu qu'un riche avait fait autrefois. Assis devant l'âtre inutile, Mendès songeait, mélancolique et transi. La porte s'ouvrit. Entre Emmanuel Glaser, poète hongrois reconstruit naguère une nuit d'été dans le duché de Bade, sur les bords du Neckar.

Dans une de ces crises de spleen où l'on aime être seul, cette apparition n'inspirait à Mendès qu'un plaisir médiocre. Circonstance aggravante, l'inconnu regardait autour de soi avec des yeux timides. Jenet, pâlot, maigrichon, étriqué dans un habit neuf, l'air d'un employé de ministère, il avait cependant quelque chose de très doux, de triste, et de parisien attirant l'attention.

—M. Francis Coppée, présente Emmanuel Glaser: un jeune homme qui a la vos vers.... Bien que fitté de se trouver en face d'un lecteur—les jeunes poètes en sont plus souvent à un lecteur près qu'à un de moins—Mendès n'était cependant pas disposé à la cordialité.

De son côté, Francis Coppée ne savait pas cacher sa gêne, un rien de défilaison. Il fixait le foyer sans feu, l'unique chaise canapé, le lit de bénédictin, les vitres sales. Tout cela inventorié, il dit à Mendès en l'observant avec compassion.

—Oh! Monsieur, vous habitez une chambre qui donne envie de se pendre.... Personne ne s'y était encore pendu, si ce n'était d'effusion, à deux, au coin l'un de l'autre.... Sachant que rien ne portait à la joie et que tout pouvait, certes, faire songer au suicide, Mendès fut néanmoins assez irrité que cet étranger osât dire ce que lui pensait tout bas. Ce petit monsieur habitait donc un palais!

Première entrevue qui aurait bien pu être la seule si un incident comique n'était survenu à propos.

—Tiens, dit Glaser, il n'y a qu'une chaise!

Il sauta sur le lit, Coppée prend la chaise solitaire, Mendès s'installe sur un angle de la cheminée, tous trois se regardent. Ils partent d'un grand éclat de rire. La glace est fondue, si bien que grâce à un vieux dictionnaire Bouillet, que l'andocien Glaser courut vendre chez un libraire de la rue Solférino, tous trois s'en furent dîner.

Dès lors, se tenant dans les coins, parlant peu, juste assez pour être apprécié comme un fin lettré, Coppée devint un assidu compagnon des poètes.

Au total, malgré les visites gaillardes et les modestes diners payés par le dictionnaire Bouillet, ce séjour au Dragon bleu fut surtout celui de pesantes inquiétudes vaillamment supportées. Quoi qu'en ait écrit Braville dans ses "Lettres chimériques", le Dragon bleu n'a pas, comme celui du Océste empire, veillé la richesse de mandarins, mais la pauvreté moyenne de la misère.

Un de ces fatras grands hommes n'est-il pas resté trente six heures à jeun? Un jour, qu'un nuit, tout un grand jour ebordé! Vers la fin de ce deuxième jour, alors qu'il était sorti et marchait au devant, il ne savait de quelle

providence, il a un espoir enfantin. L'an passé, devant chez Piver, n'est-il pas trouvé une pièce d'or, 10 francs!

Retourne là, en vain, naturellement, il hausse les épaules, il regarde place de la Bourse l'échafaud volant d'une vieille marchande de pain d'épices. Il va partir. Une personne connue dans quelque rencontre de hasard, le nomme et lui dit: "Comme vous regardez ce pain d'épices!" "Je les adore." "Vraiment?" "A la folie, il y a des jours où j'en mangerais pour vingt sous!" "Je parie les vingt sous que non?" Ten!

Le Parassien se jette sur les pains d'épices. Il en choisit sans amandes mais qui, au même prix, sont plus gros.

C'est ainsi qu'Albert Méral ne mourut pas de faim.

Peu après ce fameux sauvetage au pain d'épices, un événement considérable eut lieu. Mendès, rentré en faveur près de sa famille, devint cet homme opulent qu'il avait cru voir en Coppée. Il eut un appartement avec beaucoup de chaises. Une douzaine de Parassiens vinrent, au moins une fois par semaine, réparer avec de bon gigote le maigre régime du Dragon bleu. L'absence de Mendès tournait au luxe. Dans son nouvel appartement de la rue de Douai, ne venait-il pas de prendre domestique? Un gachroche, hâve, rencontré à la fête de Montmartre, où il exerçait le métier de gagnier à tout coup des lapins et des oies. Affublé d'une livrée, ayant la consigne de seulement laisser passer les gens dotés du mot de passe: "Tragalabas", il accomplissait au mieux ses fonctions. C'était un garçon précieux, mais qui aimait changer d'air. Un jour, Mendès constata son absence définitive, la disparition de meubles et de quelque argent.

A plusieurs années de là, Mendès changeait d'appartement. Non sans surprise, il reconnut dans l'équipe d'ouvriers son ancien voleur.

Plusieurs années de là, Mendès changeait d'appartement. Non sans surprise, il reconnut dans l'équipe d'ouvriers son ancien voleur.

Covielle était devenu déménagement. L'amateur était passé professionnel. C'était une vocation.

Personne ne s'y était encore pendu, si ce n'était d'effusion, à deux, au coin l'un de l'autre.... Sachant que rien ne portait à la joie et que tout pouvait, certes, faire songer au suicide, Mendès fut néanmoins assez irrité que cet étranger osât dire ce que lui pensait tout bas. Ce petit monsieur habitait donc un palais!

Il se rappela qu'un jour, qu'un nuit, tout un grand jour ebordé! Vers la fin de ce deuxième jour, alors qu'il était sorti et marchait au devant, il ne savait de quelle

providence, il a un espoir enfantin. L'an passé, devant chez Piver, n'est-il pas trouvé une pièce d'or, 10 francs!

Retourne là, en vain, naturellement, il hausse les épaules, il regarde place de la Bourse l'échafaud volant d'une vieille marchande de pain d'épices. Il va partir. Une personne connue dans quelque rencontre de hasard, le nomme et lui dit: "Comme vous regardez ce pain d'épices!" "Je les adore." "Vraiment?" "A la folie, il y a des jours où j'en mangerais pour vingt sous!" "Je parie les vingt sous que non?" Ten!

Le Parassien se jette sur les pains d'épices. Il en choisit sans amandes mais qui, au même prix, sont plus gros.

C'est ainsi qu'Albert Méral ne mourut pas de faim.

Peu après ce fameux sauvetage au pain d'épices, un événement considérable eut lieu. Mendès, rentré en faveur près de sa famille, devint cet homme opulent qu'il avait cru voir en Coppée. Il eut un appartement avec beaucoup de chaises. Une douzaine de Parassiens vinrent, au moins une fois par semaine, réparer avec de bon gigote le maigre régime du Dragon bleu. L'absence de Mendès tournait au luxe. Dans son nouvel appartement de la rue de Douai, ne venait-il pas de prendre domestique? Un gachroche, hâve, rencontré à la fête de Montmartre, où il exerçait le métier de gagnier à tout coup des lapins et des oies. Affublé d'une livrée, ayant la consigne de seulement laisser passer les gens dotés du mot de passe: "Tragalabas", il accomplissait au mieux ses fonctions. C'était un garçon précieux, mais qui aimait changer d'air. Un jour, Mendès constata son absence définitive, la disparition de meubles et de quelque argent.

A plusieurs années de là, Mendès changeait d'appartement. Non sans surprise, il reconnut dans l'équipe d'ouvriers son ancien voleur.

Plusieurs années de là, Mendès changeait d'appartement. Non sans surprise, il reconnut dans l'équipe d'ouvriers son ancien voleur.

Covielle était devenu déménagement. L'amateur était passé professionnel. C'était une vocation.

Personne ne s'y était encore pendu, si ce n'était d'effusion, à deux, au coin l'un de l'autre.... Sachant que rien ne portait à la joie et que tout pouvait, certes, faire songer au suicide, Mendès fut néanmoins assez irrité que cet étranger osât dire ce que lui pensait tout bas. Ce petit monsieur habitait donc un palais!

Il se rappela qu'un jour, qu'un nuit, tout un grand jour ebordé! Vers la fin de ce deuxième jour, alors qu'il était sorti et marchait au devant, il ne savait de quelle

providence, il a un espoir enfantin. L'an passé, devant chez Piver, n'est-il pas trouvé une pièce d'or, 10 francs!

Retourne là, en vain, naturellement, il hausse les épaules, il regarde place de la Bourse l'échafaud volant d'une vieille marchande de pain d'épices. Il va partir. Une personne connue dans quelque rencontre de hasard, le nomme et lui dit: "Comme vous regardez ce pain d'épices!" "Je les adore." "Vraiment?" "A la folie, il y a des jours où j'en mangerais pour vingt sous!" "Je parie les vingt sous que non?" Ten!

Le Parassien se jette sur les pains d'épices. Il en choisit sans amandes mais qui, au même prix, sont plus gros.

C'est ainsi qu'Albert Méral ne mourut pas de faim.

Peu après ce fameux sauvetage au pain d'épices, un événement considérable eut lieu. Mendès, rentré en faveur près de sa famille, devint cet homme opulent qu'il avait cru voir en Coppée. Il eut un appartement avec beaucoup de chaises. Une douzaine de Parassiens vinrent, au moins une fois par semaine, réparer avec de bon gigote le maigre régime du Dragon bleu. L'absence de Mendès tournait au luxe. Dans son nouvel appartement de la rue de Douai, ne venait-il pas de prendre domestique? Un gachroche, hâve, rencontré à la fête de Montmartre, où il exerçait le métier de gagnier à tout coup des lapins et des oies. Affublé d'une livrée, ayant la consigne de seulement laisser passer les gens dotés du mot de passe: "Tragalabas", il accomplissait au mieux ses fonctions. C'était un garçon précieux, mais qui aimait changer d'air. Un jour, Mendès constata son absence définitive, la disparition de meubles et de quelque argent.

A plusieurs années de là, Mendès changeait d'appartement. Non sans surprise, il reconnut dans l'équipe d'ouvriers son ancien voleur.

Plusieurs années de là, Mendès changeait d'appartement. Non sans surprise, il reconnut dans l'équipe d'ouvriers son ancien voleur.

Covielle était devenu déménagement. L'amateur était passé professionnel. C'était une vocation.

Personne ne s'y était encore pendu, si ce n'était d'effusion, à deux, au coin l'un de l'autre.... Sachant que rien ne portait à la joie et que tout pouvait, certes, faire songer au suicide, Mendès fut néanmoins assez irrité que cet étranger osât dire ce que lui pensait tout bas. Ce petit monsieur habitait donc un palais!

Il se rappela qu'un jour, qu'un nuit, tout un grand jour ebordé! Vers la fin de ce deuxième jour, alors qu'il était sorti et marchait au devant, il ne savait de quelle

providence, il a un espoir enfantin. L'an passé, devant chez Piver, n'est-il pas trouvé une pièce d'or, 10 francs!

Retourne là, en vain, naturellement, il hausse les épaules, il regarde place de la Bourse l'échafaud volant d'une vieille marchande de pain d'épices. Il va partir. Une personne connue dans quelque rencontre de hasard, le nomme et lui dit: "Comme vous regardez ce pain d'épices!" "Je les adore." "Vraiment?" "A la folie, il y a des jours où j'en mangerais pour vingt sous!" "Je parie les vingt sous que non?" Ten!

le mieux connus des Adirondack, a été totalement détruit par un incendie ce matin de bonne heure. Les pertes matérielles sont estimées à 150,000 dollars.

L'hôtel n'avait pas encore été ouvert pour la saison et n'était occupé que par un gardien.

Inauguration d'une Statue.

Washington, 20 mai.—Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration d'une belle statue élevée au Rév. Dr. John Witherspoon en souvenir de ses actes illustres comme patriote, philanthrope et théologien. Le Rév. Witherspoon était renommé comme ministre Presbytérien Ecosais, signataire de la déclaration de l'Indépendance, membre du congrès continental et président pendant un temps, de l'Université Princeton.

Les représentants diplomatiques de divers Etats étrangers, des hommes marquants dans le monde officiel et industriel du pays, de nombreux descendants de l'Ecosais distingué, et d'autres personnalités étaient assemblés pour rendre un tribut à la mémoire de Witherspoon.

La statue qui a été élevée sur le triangle formé par l'avenue Connecticut et les rues Dix-huitième et N., en face de l'Eglise de Covenant, est en bronze et représente Witherspoon dans l'attitude d'un orateur.

Il tient un livre d'une main et fait face au Sud.

La statue a été dévoilée par William Banks Withers âgé de sept ans, le fils du Prof. Withers du Collège d'Agriculture et de Mécanique de la Caroline du Nord, et un descendant en ligne directe de John Witherspoon.

Les cérémonies présidées par le général John C. Foster—président du conseil des administrateurs de la Witherspoon Memorial Association, ont commencé à 3:30 h. et cet après-midi à l'Eglise de Covenant. Le Rév. Dr. Jere Witherspoon, pasteur de la Seconde Eglise Presbytérienne de Richmond, Va., un descendant de Witherspoon, a prononcé l'invocation, et la bénédiction a été donnée par le Rév. David A. Wood, de Gettysburg, Pa., un autre descendant.

L'adresse d'ouverture a été faite par James Bryce, l'ambassadeur Anglais. Le Prof. Woodrow Wilson de l'Université Princeton et le vice-président Sherman ont ensuite prononcé des discours.

FAITS DIVERS.

Attaque nocturne. Martin Schetzle, domicilié rue N. Robertson, 3128, a tiré un coup de pistolet, hier matin, sur George William, un jeune garçon de 16 ans, qui l'avait pris pour un voleur.

William a été légèrement atteint à la jambe.

Schetzle arrêté dans le courant de la matinée a déclaré par sa défense que depuis quelques jours le pain déposé chaque matin sur sa galerie par le boulanger disparaissait mystérieusement. Désirant arrêter la volerie Schetzle s'embaqua la nuit dernière au coin de sa galerie. Il montait la garde depuis quelques minutes lorsqu'il vit venir un jeune homme portant un pain sous le bras et croyant tenir le coupable il fit feu.

Le jeune Williams, qui a été transporté à l'hôpital, a déclaré qu'il se trouvait à son domicile, 1622 rue Louis, à 4 heures du matin, portant un pain pour sa famille, lorsqu'en passant dans la rue Robertson il aperçut un homme appuyé contre une barrière, qui, sans mot dire, ouvrit le feu sur lui.

—Un jeune homme effrayé, laissa tomber son pain à terre et s'empressa de regagner son domicile.

La police du cinquième precinct ses intentions à votre égard, au contraire....

Milou riait à présent, donnant amicalement des conseils, étourdissant le paysan par ses paroles et par ses gestes, lui tapant familièrement sur l'épaule.

Cette perspective de toucher, comme par le passé, cinquante francs par mois ouvrait au vieux paysan des horizons nouveaux.

C'était une affaire à voir, à étudier.

Adler est condamné à six ans de pénitencier.

William Adler, ex-président de la Banque Nationale d'Etat, a été condamné hier matin par le juge Boardman à six ans de pénitencier.

Avant de prononcer la sentence, le juge a repoussé une demande de nouvelle audition de cause déposée par les avocats de Adler.

Une foule nombreuse se pressait dans la salle du tribunal, lorsque s'adressant au prisonnier, le juge a pris la parole en ces termes: "J'ignorais tout de votre personnalité et de vos relations sociales lorsque vous avez été traduit en jugement devant cette cour pour répondre à l'accusation d'avoir violé l'article 5209 des Statuts révisés des Etats-Unis sur la loi qui régit les banques. Je n'aurais jamais entendu parler de vous comme président de la Banque Nationale d'Etat jusqu'au jour où les journaux ont publié des détails sur votre départ pour les Hondures."

Les Statuts suivant lesquels vous êtes reconnu coupable prescrivent un emprisonnement de 5 à 10 ans. "Je vous condamne à six ans d'emprisonnement dans le pénitencier fédéral d'Atlanta, Ga."

En portant cette sentence à six ans, je ne tixe pas votre degré de culpabilité, mais je crois que six ans d'internement ajoutés à la mortification et au déshonneur que vous avez subis, serviront amplement les intérêts de la justice.

Un des avocats de la défense, M. Estner, ayant demandé à la cour à partir de quelle date cette sentence deviendrait effective, le juge a répondu: "Immédiatement après l'incarcération; que le condamné soit emmené sous la garde d'un marshall."

Sur ces derniers mots le public commença à évacuer la salle, pendant que le bureau du marshall.

Les avocats de la défense ne furent, croit-on, pour le présent, aucune tentative pour obtenir la mise en liberté de leur client sous caution.

Les débris du pont du bayou St-Jean.

Des ouvriers travaillant pour le compte de la Penn Bridge Company ont commencé à enlever les débris du pont qui s'est effondré mardi matin dans le bayou St-Jean.

L'avocat Emile Godchaux, représentant la Penn Co. et l'avocat de ville Moore, ont eu hier matin une conférence avec le maire Behrman, au sujet de cet accident. M. Godchaux a déclaré que ses clients ne s'opposent pas à enlever les débris du pont afin de permettre la reprise immédiate des travaux, mais qu'ils désiraient auparavant que la ville s'engageât à leur rembourser les frais, s'ils peuvent légalement prouver qu'ils ne sont pas responsables de l'accident.

Le maire, après avoir consulté l'avocat de ville, a accepté cette condition.

Agent suspendu de ses fonctions.

L'agent de police Mike Sansovich a été condamné hier matin à trente jours de suspension par l'inspecteur O'Conner, pour avoir emprunté de l'argent.

Pendant qu'il montait la garde à l'entrée du Théâtre Victor, l'agent Sansovich avait emprunté au géant de l'établissement une somme de 7.50 dollars.

Comme il avait négligé de rendre l'argent à la date promise une plainte fut portée à l'inspecteur, qu'hier matin, a fait comparaître le coupable devant lui et après l'avoir réprimandé, il l'a suspendu de ses fonctions.

Trouvée morte.

A deux heures et demie hier après midi, Rosalie Hudson, une vieille femme de couleur, a été trouvée morte, dans sa demeure, rue Chartres, 611. Son corps a été transporté à la morgue.

Club de canotage "St-John."

Le St-John Rowing club célébrera demain le soixante-septième anniversaire de sa fondation par une fête mixte, des joutes entre plusieurs équipes et une gaiterie dans son Pavilion au West End.

Le "St. John Rowing Club" est le plus fashionable des clubs de la ville, aussi ses fêtes sont-elles toujours très attendues.

Chinois attaqué par deux nègres.

John Hung, un blanchisseur chinois, a été attaqué par deux nègres, hier matin à 3:30 heures, pendant qu'il cuisait dans sa demeure, rue Toulouse 921.

Aux cris désespérés poussés par le Céleste, le gardien de nuit Thomas Norman accourut, mais à son arrivée les deux malfaiteurs avaient disparu.

Avec les plus grandes difficultés, Hung, qui tremblait encore de peur, finit par expliquer que les nègres, après l'avoir roué de coups, avaient décampé en emportant une somme d'argent contenue dans une boîte à cigares.

La boîte a, en effet, été retrouvée quelques instants plus tard sur le trottoir, vide naturellement.

La police est à la recherche des deux malfaiteurs.

Départ du maire Behrman pour Natchez.

Le maire Behrman, accompagné du secrétaire Ball et de M. Gariand Dupré est parti hier après-midi, à 3:15 heures, pour Natchez où il assistera aux fêtes données en l'honneur des officiers du cuirassé "Mississippi".

Le maire rentrera dimanche matin à la Nouvelle-Orléans.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

Le Passé D'une Mère

(Suite.)

"Le procureur de la République vous demandera pourquoi.

"Moi, j'ai été plus honnête que vous. Quand j'ai trouvé la petite boîte, j'ai rapporté les lettres et l'argent à Mariette, qui en est, je vous le répète, la légitime propriétaire.

Milou débitait toutes ces phrases avec un calme, un sang froid, et pour tout dire un aplomb extraordinaire.

Le vieux paysan, accablé par cette logique implacable, se sentait définitivement vaincu: "Ab! canaille, si je pouvais t'étouffer!"

Mais il comprit qu'il n'y avait pas grand chose à espérer, puisque Milou était d'accord avec Mariette.

L'argent que contenait la cassette était bien en partie tout au moins, destiné à la jeune fille. Il ne fut que répondre.

C'est chez le juge d'instruction que vous la verrez.

"Parfaitement, vous m'avez comprise, n'est-ce pas? chez le juge d'instruction.

La menace produisait un certain effet.

Pascal ne tenait pas du tout à comparaître devant un juge, surtout dans ce pays de luxe et de plaisir où, lui semblait-il, les juges doivent être encore plus qu'ailleurs très durs pour le pauvre monde.

Il se radoucit subitement, et dit d'une voix plus calme qu'il dit: "Tu me supposes, Milou, des sentiments qui ne sont pas les miens. Mon intention n'est pas de priver Mariette de l'argent qu'on m'avait envoyé pour elle; je le lui aurais remis le jour de son mariage, ainsi qu'il avait été convenu jadis avec la dame qui me l'avait confié."

"Ce jour-là, je lui aurais donné ce qui lui revenait légitimement, c'est à dire deux ou trois mille francs au plus, le compte est fait....

Sûr de la victoire finale, Milou se montra intraitable.

Il eut même l'air de faire un sacrifice en n'exigeant pas deux mille francs de plus.

Quant aux lettres, ajouta-t-il, je les garde, mais je ne m'en seryrai que si vous m'y obligez. C'est à dire si par des propos inconsiderés vous essayez de faire tort à Mariette et à moi.

"Mais si vous vous taisez, nous nous taisons aussi."

Milou proposait un marché; le vieux paysan ne pouvait s'y tromper. Cependant, il hésitait encore.

Milou reprit: "Croyez-moi; dans l'intérêt de tout le monde il vaut mieux ne rien dire. Nous ne vous empêcherons pas, Mariette et moi, de continuer, aussi longtemps qu'il vous plaira de recevoir votre mensualité de cinquante francs."

Et comme Pascal le regardait avec des yeux grands ou